

Communication de Flore d'AMBROSIO-BOUDET

Agrégée de philosophie et doctorante à Paris-Ouest en philosophie

La perspective d'une catastrophe alimente-t-elle une dynamique de réappropriation des devenirs ?

La question de savoir si la perspective d'une catastrophe alimente une dynamique de réappropriation des devenirs met bien sûr en jeu un paradoxe net et repose sur un présupposé délicat. Le paradoxe c'est que ce qui est censé nous terrasser, nous liquéfier, nous détruire, puisse en fait être l'occasion fertile d'une libération, d'un pouvoir sur nos existences collectives et individuelles. Le présupposé c'est que nous aurions perdu la maîtrise sur nos devenirs, que nous en aurions été dépossédés, que nos devenirs seraient aliénés et qu'il faudrait un événement ou un phénomène aussi puissant qu'une catastrophe pour inverser la donne. La subtilité, néanmoins, que pointe la question se situe dans l'idée de « perspective » qui peut non seulement indiquer le cours à venir des événements, de façon objective ; mais aussi la perception, subjective ou idéologique, à l'égard même de l'avenir. Nous proposons d'étudier ce paradoxe, ce présupposé et cette subtilité en mobilisant la philosophie politique et la philosophie de l'histoire, de l'Antiquité grecque à la modernité occidentale, afin de voir comment ils y furent déjà formulés, pensés, et quelles clés les classiques peuvent nous livrer face à cette question décisive de notre siècle.

Les paradoxes sont souvent des outils intéressants pour déployer une pensée originale, audacieuse par sa souplesse, capable de surmonter les oppositions simplistes et d'ouvrir la pensée aux ambivalences du réel. Ainsi Rousseau déclarait-t-il : « j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés »¹, postulant que dans le paradoxe se jouent la fertilité et la finesse de la pensée. Il y aurait ainsi, de la même façon, quelque chose de séduisant à assumer le paradoxe selon lequel la catastrophe et le catastrophisme seraient porteurs non pas de la fin mais du recommencement, ou constitueraient du moins la clé d'un déblocage positif. Séduisant, car cela permet d'une part de balayer en partie l'accusation d'irrationalité malade et naïvement mystique portée contre toute description catastrophique des crises écologiques en cours, en montrant qu'en fait, envisager sereinement la catastrophe ou l'effondrement exprime une rationalité aiguisée et promet une vitalité renouvelée. Séduisant aussi car cela semble ouvrir une éclaircie à ceux qui, de bonne foi et avec courage, oseraient regarder en face la possibilité de « la » catastrophe et ne sauraient résister aux sentiments mortifères (angoisse, désespoir, cynisme nihiliste) suscité par l'impuissance qu'elle révèle. La formule inusable du poète allemand Hölderlin ferait encore son œuvre de révélation positive : « Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve », tel le viatique philosophico-écologique de générations historiquement précaires et inquiètes quant à l'avenir de leur monde.

Il ne nous semble pourtant pas inutile de nous dégriser un instant face à la séduction intellectuelle et politique ouverte par un tel paradoxe. A quelles conditions le danger peut-il laisser croître à côté de lui, ou en son sein, ce qui sauve ? A quelles conditions le négatif peut-il se retourner ou s'avérer la condition du positif ? A quelles conditions l'effondrement à venir, écologique, économique, social, politique, celui envisagé dans le sillage du rapport Meadows, peut-il correspondre finalement à son premier sens (de fertilisation par retournement de la terre de fond en comble, comme l'atteste l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert)? S'il faut nous dégriser c'est que l'effondrement ou la catastrophe aujourd'hui envisageables sont porteuses d'un potentiel de destructivité inouï, à une échelle, comme le soulignait Hans Jonas, inédite. « Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces encore jamais connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui par des entraves librement consenties empêche son pouvoir de devenir une malédiction

1 ROUSSEAU, *L'Emile*, livre II.

pout lui »². Une incursion dans la philosophie de l'histoire peut alors nous fournir d'utiles métaphores, presque des modèles, pour penser de telles conditions. Une métaphore organique, une métaphore mécanique, une métaphore architecturale.

On trouve chez Rousseau par exemple une reprise de la métaphore organique proposée déjà par Platon pour penser la cité et l'équilibre de sa composition. Dans le livre IX de la *République*, rappelons-le, Platon propose comme une théorie de la succession des modes de gouvernements ou régimes politiques (aristocratie, timocratie, oligarchie, démocratie, tyrannie) en montrant que les excès des parties nuisent à la perpétuation du tout (par exemple la recherche effrénée de luxe et de richesse chez quelques-uns au détriment de la poursuite de l'intérêt commun est le vice qui fonde l'oligarchie tout en préparant sa chute, provoqué par peuple, justement, excédé). Platon, avec la comparaison entre l'âme humaine et la structure de la cité, met ainsi en avant ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui métabolisme. Rousseau hérite de cette métaphore en ajoutant, contre l'idéal platonicien, qu'aucune société politique, à l'instar du corps de l'homme, n'est éternelle et que chacune a « une pente à dégénérer »³. Aussi l'enjeu du bon gouvernement consiste-t-il à trouver la meilleure constitution (au sens physiologique et politique) adaptée à une société politique afin de lui permettre de résister, le plus durablement possible, à tout ce qui, de l'extérieur ou de l'intérieur, pourrait la fragiliser. Comme si les sociétés politiques devaient veiller à se donner une structure favorisant leur « immunité » mais aussi leur « résilience » en cas de maladie.

La métaphore mécanique poursuit dans l'idée d'équilibre presque métabolique mais en ajoutant la vertu de « l'équilibre des forces contraires ». On la trouve chez Aristote qui accordait sa préférence à un régime politique mixte (entre aristocratie et démocratie), chez l'historien latin Polybe qui la systématise, chez Machiavel ensuite. Elle inspire aussi la théorie de l'équilibre des pouvoirs chez Montesquieu, et Kant lui donnera un rôle décisif dans sa philosophie de l'histoire, imprégné par la théorie de la mécanique des forces issues de la physique newtonienne. Finalement, Hegel, radicalise et dramatisé cette idée en pensant la contradiction comme motrice dans le processus dialectique car appelée à son propre dépassement.

Enfin, la métaphore architecturale laisse penser qu'en fonction d'un certain seuil de fragilisation de la base (ce sur ce quoi tout le reste repose), alors tout l'édifice peut être atteint en s'effondrant brutalement. C'est l'objectif que le prolétariat conscientisé pourrait, d'après Marx, se donner en creusant, par ses luttes, sous l'édifice de la société capitaliste les multiples « galeries » capables de fragiliser son sol, selon la célèbre image de la taupe, quasi totem du marxisme.

2 Hans JONAS, *Le Principe responsabilité*, préface. Certes ce dernier, comme l'a montré Hicham-Stéphane Afeissa (*La fin du monde et de l'humanité*, 2014), s'est emparé du souci écologique selon un « schème discursif » hérité de la préoccupation développée dans les années 50 par K. Jaspers et G. Anders à l'égard du péril nucléaire, situant l'espèce humaine face à une menace d'atteinte radicale pouvant aller jusqu'à son extinction même. Ce qui pourrait nous faire penser que son inquiétude a quelque chose de légèrement dramatisant. Toutefois, parler d'effondrement économique et social mondial, comme le font par exemple Servigne et Stevens (*Comment tout peut s'effondrer*, 2015), pose justement le problème de l'entretien et de la sécurisation des plus de deux cents centrales nucléaires de la planète, de sorte que la radicalité de la menace qui s'y joue renforce la nocivité d'un effondrement aux causes non nucléaires. C'est tout le problème des réactions et chaîne et effets d'emballements entre systèmes sociaux et industriels très hautement connectés entre eux.

3 Rousseau, *Du Contrat social*, III, 11.

Les conditions auxquelles l'effondrement ou la catastrophe pourraient alors alimenter une dynamique de réappropriation des devenirs seraient ainsi concevables en fonction du degré de généralisation et d'acuité de la catastrophe et leur saisie dépendrait du modèle ou de la métaphore adéquats pour la penser. Dans la métaphore organique, un effondrement à terme n'est pas, si l'on suit Rousseau, évitable, en revanche toute l'action doit se concentrer sur l'évitement des excès et déséquilibres ; le renforcement des vecteurs de vitalité permettant de compenser la fragilité de certaines fonctions et organes ; l'échange avec l'extérieur car un organisme n'est pas une totalité close, sans pour autant que cet échange produise une dépendance elle-même excessive et nuisible à l'autonomie. Enfin, si l'effondrement est déjà bien avancé, reste à retenir la leçon des déséquilibres l'ayant précipité, afin de réussir peu à peu à trouver, avec chaque nouvel essai, la juste place de chaque chose (Platon) (par exemple : le rapport entre production/désir/échange/innovation/loi) ; et, à la rigueur, à garder la mémoire de ce qui s'effondre afin que ce qui est à naître puisse se nourrir aussi de ce qui l'a précédé, dans un recyclage culturel, mental et matériel, puisque qu'aucun organisme, quoi que veuillent croire les totalitarismes, n'est une totalité auto-fondée et toute puissante. Notons toutefois, qu'une telle approche ne vaut que si les systèmes, sociétés, civilisations, s'effondrant laissent à l'extérieur d'eux-mêmes les conditions pour que de la vie, et de la vie humaine, soit en mesure de perdurer. Si tel n'était pas le cas, la catastrophe prendrait la dimension d'un danger « transcendantal », comme le dit Hicham-Stéphane Afeissa (décrivant la pensée de Hans Jonas) : ce serait en effet les *conditions mêmes de possibilité*, non pas de toute chose, certes, mais tout de même de la vie humaine, et peut-être de la vie tout court, qui seraient en cause. Aussi, le paradoxe cesse-t-il d'être séduisant si la catastrophe atteint une certaine échelle, parce que celle-ci ne laisse plus rien en reste, plus rien ou presque d'extérieur à ce qui s'effondre, et grâce à quoi quelque chose aurait pu se reprendre, se reconstruire, apparaître.

La métaphore architecturale révèle la même limite, car l'image de la base, de la terre creusée par la taupe, rejoint, avec l'enjeu écologique, son sens premier de conditions naturelles d'existence. Or, aucune société ne s'est montrée jusqu'à aujourd'hui capable de se passer radicalement de toute énergie et phénomènes naturels. L'ironie, et non plus la ruse, de l'histoire, seraient que des générations de militants révolutionnaires marxistes aient consacré leur vie à fabriquer des galeries pour déstabiliser le capitalisme, sans toujours voir pleinement que c'était peut-être essentiellement le capitalisme lui-même qui se fragilisait risquant d'entraîner dans sa chute, finale mais toujours différée, les conditions naturelles adéquates à l'édification de toute société future post-capitaliste, fût-elle émancipée ou pas. Bien sûr, il s'avère peut-être légitime de considérer, que les « galeries » ici en question, parce qu'historiques, continuent d'être seulement celles que les hommes creusent par leur force subversive, et qu'il n'y a pas de catastrophe à craindre sous la forme d'un événement historique, mais plutôt la sortie d'un monde à préparer en douceur, instruits que nous sommes par les impasses du système dominant⁴.

Reste la métaphore mécanique ; elle semble être celle qui laisse le plus de marge de manœuvre pour penser une *dynamique* positive, induite par la catastrophe ou sa perspective. C'est du moins selon cette logique que Kant s'efforçait de retrouver derrière l'apparence d'incohérence et le « tissu de folies »⁵ qui caractérisent l'histoire humaine, un certain fil conducteur permettant d'envisager, malgré tout, et sur le long terme, la possibilité d'un progrès politique et moral de l'espèce humaine. Par des effets d'accumulation puis de bascule, la « détresse » produite par un usage chaotique de la liberté, que ce soit d'abord entre individus puis entre Etats, devraient produire une contrainte telle que les hommes, comme le dit Rousseau dans *Du Contrat social* (I, 6), « doivent changer leur manière d'être ». Acculés par la détresse qu'ils s'infligent et l'impasse qui s'ensuit, les hommes et les Etats se voient dans la nécessité mécanique d'inventer autre chose, et par tâtonnements, échecs et reprise, d'affiner leur invention. La mécanique induit ainsi la dynamique, car la nécessité agit comme une force négative sollicitant une force positive de proposition. Ainsi pensée, la catastrophe ne devrait pas forcément nous terrasser et nous livrer à l'inertie, mais nous bousculer au bon sens du terme. A condition, encore et toujours, qu'elle sache trouver ce à partir de quoi inventer : les restes de ce qui s'est effondré, et des conditions naturelles adéquates persistantes.

4 La double ironie réside dans le rendez-vous manqué entre une large partie du marxisme et Marx lui-même, conscient par exemple que « plus l'humanité maîtrise la nature, plus l'homme semble asservi à ses semblables ou à sa propre infamie », Conférence à la fête du *People's paper* (1856), cité par G. Duménil, M. Löwy, E. Renault, in *Lire Marx*, Puf, 2009, p. 58. La métaphore employée dans ce texte joue sur l'image volcanique avec ses irrptions qui couvent avant de se manifester de façon parfois surprenante.

5 KANT, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, proposition introductive.

On le voit chacune de ces métaphores suppose de penser la réponse à (la perspective de) la catastrophe en y intégrant, comme le font les écologistes depuis des dizaines d'années avec les matériaux des objets obsolètes (et comme l'a fait la Rome chrétienne avec la Rome antique) une logique de réappropriation, de recyclage, de réadaptation. Le « re » ici marque alors le retour dans un cycle de vie, le retour à la vitalité, à l'utilité, à la signification, quoique sous d'autres formes. En est-il de même de l'idée de « réappropriation » de nos devenirs, selon la formule proposée par cet atelier ?

La réappropriation désigne un retour après une perte. Elle suppose que nous avons perdu nos « devenirs », en étions dépossédés, ou du moins que nous ne les vivions que de l'extérieur comme s'ils n'étaient plus nôtres, désinvestis de ce qui nous caractérise nous-mêmes, de façon aliénée. Capitalisme, productivisme, technicisation à outrance, scientisme étroit : les sources peuvent en être nombreuses et complémentaires. L'idée de réappropriation laisse aussi supposer un temps — mythique ou historique ? — dans lequel les collectifs humains, les peuples, les sociétés, auraient disposé d'une plus grande maîtrise sur leur devenir qu'aujourd'hui : d'une plus grande autonomie au sens du gouvernement personnel et collectif de soi-même (cet idéal philosophique commun aux Anciens et aux Modernes). Un temps donc où le rapport des hommes à leurs devenirs aurait été aussi plus authentique. Or, une telle supposition risque bien d'entretenir une illusion taxable, peut-être à bon droit, de passésisme ou de mystification.

On pressent aussi que la perspective ou la prospective catastrophistes ou « collapsologiques »⁶ peuvent elles aussi produire un sentiment de dépossession peut-être tout aussi redoutable, quoique d'une autre nature, que provoquent la guerre et de l'oppression. Car guerre et oppression au moins peuvent laisser espérer une libération ou une révolte. Au contraire, la perspective d'une catastrophe peut produire, notamment chez les générations nouvelles, l'idée qu'il leur faille presque s'excuser d'exister, parce qu'exister ce serait déjà polluer, menacer, détruire. Le moralisme angoissé attaché à la perspective de la catastrophe ou à la conscience que nous y sommes déjà, sacrifierait ainsi sans retour des devenirs, condamnés à devoir se faire discrets, et martelés par un funeste « j'existe, donc je pollue » qui ne vaudrait pas mieux, en terme d'appropriation de son devenir, que l'actuel « je pollue, donc j'existe ». Il y a donc un enjeu décisif à ne pas, sous prétexte de catastrophe et de lutte contre une empreinte écologique excessive, contribuer à une désappropriation supplémentaire de nos devenirs. Enfin, se projeter dans la catastrophe et l'interpréter comme la *condition historique* des générations présentes peut aussi produire, à l'échelle des vie individuelles soumises à une catastrophe qui peine à prendre des allures hollywoodiennes, un ambivalent sentiment de frayeur sublime (au sens kantien) mêlé de lassitude, qui maintiendrait les individus dans un interminable sas de transition historique, selon un phénomène d'inertie plutôt que de dynamique. Une espèce de « drôle de guerre » collapsologique en somme. Mais très longue.

Ces différents écueils, réels et potentiels, révèlent sans doute pourtant ce qui précisément se joue de fertile dans l'idée de réappropriation des devenirs, bien que nous préférerions parler d'appropriation, car rien ne dit que cela ait existé avant d'être perdu. Une appropriation mentale et pratique à l'égard de ce qui est présent, déjà-là et à faire, et dont on sait qu'il prépare la transition vers le futur. Les initiatives existent, à l'écart du marché et de la production conventionnels, ou à cheval avec eux ; l'écart, aussi, ou à la marge, de la politique classique et de la socialisation dominante. Ce sont des petites galeries qui, comme celle de la taupe marxienne préparent le futur, mais elles prétendent davantage faire respirer la terre (au sens propre comme au sens figuré), comme le font les humbles lombrics, que faire s'écrouler l'ensemble. Car désormais, la perspective de la catastrophe inclut les systèmes naturels (certes « hybrides ») et pas seulement les systèmes sociaux. S'ensuit ainsi une ambivalence à première vue inconfortable : le désir de changement social radical rencontre le désir de préserver. Faudrait-il espérer « que tout change pour que rien ne change », en inversant cette fois le sens de cette célèbre phrase de Tomasi di Lampedusa (dans *Le Guépard* qui décrit la fin d'une époque et le passage à une autre) ? « Tout » désignerait les systèmes sociaux fondés sur l'énergie fossile et une idéologie de l'accumulation ; « rien » désignerait les systèmes naturels (certes hybrides), dont on sait déjà qu'ils changent sous l'effet anthropique et dont il s'agirait seulement de ralentir le changement dont nous ne savons pas où il peut nous mener. Le problème de cette inversion de sens et du désir de révolution écologiste qui s'y lit peut se formuler de la manière suivante : nous croyions, notamment avec les trois métaphores étudiées, que l'enjeu d'une politique assumant la perspective serait celui de préparer la réutilisation, la reconstruction, la transmission des restes de ce qui va

6 P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer, Petit manuel de collapsologie à l'égard des générations présentes*, Seuil, 2015.

s'effondrer, selon une logique dynamique de rebonds et d'inventivité portée vers un futur encore vierge. Or on constate ici que le futur ne sera pas vierge. Les infrastructures des énergies fossiles ; les « pollutions historiques » accumulées parfois pour des décennies ou siècles ; les dérèglements biologiques des océans acidifiés, mais aussi toutes les destructions socio-culturelles vécues par des populations ayant dû fuir ou subi des pertes démographiques, voilà par exemple des choses qu'une perspective collapsologique oblige à considérer comme un passif, au sens comptable, de la catastrophe : c'est-à-dire les arriérés de dettes, les pots cassés, les tares héritées, tout ce qui grève toujours un devenir, par avance. Contrairement à une vision adolescente de la table rase, tout devenir, qu'il soit individuel ou collectif, exige de savoir non seulement faire les comptes avec l'origine et le passé que nous portons, mais à y faire face sans aliéner justement son futur. Le droit civil prévoit qu'un héritier puisse refuser son héritage si son passif est trop lourd, ici le refus n'est pas de mise — et de surcroît, comme le dit le poète, « notre héritage n'est précédé d'aucun testament »⁷.

La dynamique que nous pouvons espérer d'une perspective catastrophiste ne peut donc qu'être elle-même complexe, faite de forces et de tendances, d'impératifs et de pulsions opposés : renverser et préserver ; sécuriser, neutraliser, nettoyer mais aussi recycler, réparer, inventer. Nier et poser ; refuser et proposer. Une perspective catastrophiste semble donc loin d'inciter à fonder une politique nihiliste, qui redoublerait la destruction en cours par une destructivité déchaînée. Une politique assumant la perspective catastrophiste semble au contraire contrainte de métaboliser le nihilisme, le sublime, l'attente et la vision de la fin, pour fabriquer avec ce qui est là, et seulement ce qui est là, la base de son inventivité future. C'est là que la subtilité indiquée par la formule « perspective de la catastrophe » peut révéler sa fertilité politique : là où le fait d'une catastrophe systémique et totale risque ne pas laisser de « reste » pour se relever, *la perspective* d'une catastrophe peut quant à elle offrir de quoi absorber le négatif pour s'y adapter et l'adapter, se montrant à la fois « éclairée »⁸ et éclairante. A nous de faire preuve du discernement suffisant pour ne pas laisser cette logique se voir cyniquement ré-cupérer par ceux qui, myopes ou indifférents, creusent la tombe de tous.

⁷ René CHAR, *Feuillets d'hypnos*, 1946.

⁸ Voir J.P. DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé*, 2004.